

Le cas Radisson: analyse pluridisciplinaire d'un phénomène complexe

Martin Fournier

Volume 18, numéro 2, 1996

Transactions identitaires
Identity Transactions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087575ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1087575ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)
1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fournier, M. (1996). Le cas Radisson: analyse pluridisciplinaire d'un phénomène complexe. *Ethnologies*, 18(2), 91-109.
<https://doi.org/10.7202/1087575ar>

Résumé de l'article

Dans cet article, nous présentons les concepts de base d'une méthode originale d'analyse relationnelle, que nous appliquons en ce moment à notre recherche de doctorat sur un problème historique complexe, soit l'adaptation interculturelle de Radisson. Cet explorateur et coureur de bois d'origine française du XVII^e siècle connu en effet une carrière fructueuse au milieu des cultures française, amérindienne et anglaise, qu'il fréquenta en alternance entre 1650 et 1710. Notre objectif est de comprendre comment Radisson s'est adapté à chacune d'elles et pourquoi il y a réussi. Cette approche originale de la biographie s'inspire des développements théoriques récents en biologie de l'émergence et en physique du chaos. Nous avons choisi de présenter ici sommairement ces concepts, à l'aide d'exemples simples, et de nous concentrer sur l'application de notre méthode à quelques moments forts de la vie de Radisson: sa capture par les Iroquois, son départ de Nouvelle-France, son départ d'Angleterre et les années de travail en France, puis son retour définitif en Angleterre.

LE CAS RADISSON: ANALYSE PLURIDISCIPLINAIRE D'UN PHÉNOMÈNE COMPLEXE

Martin FOURNIER

CELAT

Université Laval

Depuis quelques années déjà, les chercheurs de plusieurs disciplines en sciences humaines ont été amenés à remettre en question leur pratique et à renouveler leur méthode d'analyse. L'ethnologie ne fait pas exception à la règle et se penche maintenant sur l'urbanité, sur les cultures et les sous-cultures contemporaines, et même sur des sujets comme les émotions¹, sujets qui s'avèrent plus évanescents ou en tout cas plus problématiques que les études ethnologiques traditionnelles sur la culture matérielle des sociétés passées. Ce que l'ethnologue découvre à travers ces nouveaux objets d'étude est un univers culturel plus varié, plus complexe, souvent en transformation, qu'il est devenu quasi impossible de saisir à partir d'un paramètre unique — la permanence, par exemple — ou de décrire en termes simples et définitifs. Bien que cette vision plus « éclatée » des phénomènes humains ne fasse pas l'unanimité — le courant postmoderne insiste, par exemple, sur la *langue* comme cause et explication centrales de tout phénomène socioculturel² —, il devient de plus en plus fréquent de présenter les cultures humaines comme des phénomènes complexes, résultant de la conjonction variable de plusieurs causes comme autant de cas

-
1. Nous faisons ici référence à l'importante enquête orale « Vivre sa ville » dirigée par Jean DU BERGER, du Laboratoire d'ethnologie urbaine de l'Université Laval, au volume de G. ALTHABE, D. FABRE et G. LENCLUD (dir.) *Vers une ethnologie du présent*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1992, et au numéro de la revue *Terrain, Les émotions*, n° 22, mars 1994.
 2. Jacques RANCIÈRE écrit, par exemple, que la matière propre de l'histoire est « l'événement de parole, le trajet selon lequel des êtres parlants se vouent à la vérité de leur parole », dans *Les noms de l'histoire, essai de poétique du savoir*, Paris, Seuil, 1992, p. 194.

particuliers qui ne sont pas soumis à des règles strictes et universelles, qui déterminent comme une « mécanique » l'organisation de toute culture³.

Ce que bien des chercheurs en sciences humaines ignorent, par contre, c'est que, depuis une ou deux décennies, ce « virage épistémologique » est encore plus sensible dans le domaine des sciences dites exactes — en physique et en biologie tout particulièrement — et que les théories et les méthodes qui ont été développées récemment dans ces disciplines contribuent pour beaucoup à rapprocher ces deux grands pans du savoir autrefois presque antagonistes: les sciences naturelles et les sciences humaines. C'est donc du côté de la physique et de la biologie que nous avons trouvé les concepts qui servent aujourd'hui de cadre théorique à l'enquête que nous menons sur un problème historique des plus délicats: l'adaptation interculturelle de Pierre-Esprit Radisson, coureur de bois du XVII^e siècle. En effet, Radisson, d'origine française⁴, vécut plus d'une année parmi les Iroquois, en captivité d'abord, puis vraisemblablement en étroite symbiose avec eux, avant de regagner la Nouvelle-France et d'y poursuivre une fructueuse carrière de coureur de bois; il émigra ensuite en Angleterre, où il poursuivit ses activités d'exploration et de traite des fourrures (contribuant à la fondation de la *Hudson's Bay Company*), puis en France, où il devint officier; enfin, de nouveau en Angleterre, où il termina sa carrière et sa vie, acquérant le titre d'*esquire*, signe de réussite sociale.

3. Notamment dans Bernard LEPETIT (dir.), *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995.

4. Dans un article récent, Germaine WARKENTIN reprend l'hypothèse formulée par Nute en 1943 sur l'origine avignonnaise de Radisson, cette enclave territoriale alors sous juridiction papale. Mais, comme aucun document n'atteste du lieu et de la date de sa naissance, ni à Avignon ni ailleurs, il nous semble pour l'instant préférable de supposer que Radisson est d'origine française, entre autres parce que c'est l'opinion la plus répandue de ses contemporains et parce qu'aucun « provençalisme » (langue d'Oc) ne semble apparaître dans ses écrits. Voir Germaine WARKENTIN, « Discovering Radisson: A Renaissance Adventurer Between Two Worlds », dans J. S. H. BROWN et E. VIVERT (dir.), *Reading Beyond Words: Contexts for Native History*, Ontario, Broadview Press, 1996.

Le « cas » Radisson ne présente en apparence que peu de permanence et de continuité puisque cet homme hardi s'adapta chaque fois rapidement et avec succès à des environnements socioculturels très différents. C'est pourquoi le concept d'identité culturelle utilisé traditionnellement en histoire semblait ici bien trop statique⁵ et qu'une conception plus malléable, plus évolutive, voire plus « renversante » de l'identité — puisque tous ces changements surviennent brusquement — s'imposait. Fort heureusement, la physique et la biologie proposaient des outils d'analyse non seulement bien adaptés à des phénomènes soumis à de telles variations, mais, de surcroît, des outils qui nous semblaient faciles à adapter à des situations spécifiquement humaines ou culturelles⁶. Le but de cet article est donc de présenter sommairement les principaux concepts qui servent de base à notre recherche historique et leur application à un cas précis: l'étude biographique de Radisson.

Pour les ethnologues, l'intérêt de ce renouvellement conceptuel nous semble double. D'une part, la complexité dans le champ des sciences humaines a été largement identifiée à un raffinement *compliqué* de l'analyse, à des niveaux sous-jacents de sens qui ne sont mis en évidence qu'à travers l'application de concepts souvent très abstraits; ces derniers éloignent le chercheur du quotidien, du terre à terre et du factuel, niveau qui constitue pourtant le point de départ obligé de toute enquête ethnologique⁷. Les concepts qui seront exposés ici permettent, au contraire, de situer la complexité au niveau concret de l'*expérience* et du perceptible, donc de fournir, au chercheur soucieux d'aborder les phénomènes humains dans leur complexité, des outils directement applicables à la matière première de l'enquête ethnologique ou historique. D'autre part, si la compréhension des cultures humaines perçues comme des phénomènes complexes repose sur

5. Une conception teintée d'ethnocentrisme ou de nationalisme qui insiste sur la permanence du modèle culturel acquis par l'individu lors de sa jeunesse, par l'éducation et la formation.

6. Il s'agit de ce qu'on appelle la « physique du chaos », ou encore l'approche systémique, en biologie, qui a été notamment appliquée à l'enquête historique par Yves BAREL, dans *La ville médiévale, système social, système urbain*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1977. Pour des applications plus variées et plus récentes, voir également *La Recherche*, numéro spécial, *La science du désordre*, mai 1991.

7. Nous songeons aux œuvres de Pierre BOURDIEU ou de Michel FOUCAULT, par exemple, qui, malgré leur importance, sont souvent d'application pratique difficile.

l'acceptation d'une causalité multiple et sur la conjonction variable de ces causes, il faut insister sur le fait que cette compréhension s'appuie d'abord sur l'observation globale de tout ce qui constitue un ensemble culturel, sur une démarche d'observation concrète et minutieuse de toutes les manifestations sensibles de cette culture, bref sur l'*expérience* quotidienne qu'en font ses membres. Il semble donc que les techniques et l'expertise développées par les ethnologues pourraient leur permettre de jouer un rôle de premier plan dans l'étude renouvelée des cultures et des sous-cultures humaines perçues comme des phénomènes complexes en évolution/transformation dans le temps.

*

La finesse des observations réalisées par les sciences contemporaines nous révèle donc un monde complexe, au sein duquel nul élément ne semble pouvoir être strictement isolé des autres, un monde *relationnel* dans lequel l'enchevêtrement des causes et des effets a pour conséquence l'imprévisibilité relative de leur évolution commune. C'est Ilya Prigogine, dans les années soixante-dix, qui constata d'abord que les flux d'énergie qui traversent certains systèmes biochimiques et les éloignent de l'équilibre peuvent nourrir des phénomènes d'auto-organisation spontanée et provoquer une évolution vers une complexité et une diversité croissantes. La nature *bifurquante* qui a ainsi été mise en évidence est celle où des fluctuations insignifiantes, si elles se produisent dans des circonstances opportunes, peuvent envahir tout un système et provoquer l'*émergence* d'un nouveau « régime de fonctionnement global » de ce système⁸. Il s'agit de ce que nous nommons plus familièrement des *seuils*, au-delà ou en deçà desquels apparaissent des transformations significatives des systèmes concernés. L'exemple trivial d'une quantité d'eau qui gèle ou qui entre en ébullition lorsqu'un seuil critique est atteint permet d'illustrer de façon simple de quelles bifurcations il est ici question, de même que l'importance des changements de propriétés que peuvent générer ces transformations à l'intérieur d'un système donné: la glace est, par exemple, solide, et l'eau, bien entendu, liquide, deux états qui changent radicalement les propriétés du même composé chimique: H₂O.

8. Ilya PRIGOGINE, *La nouvelle alliance*, Paris, Gallimard, « Folio », 1979, p. 360.

Mais le cas du système solaire est encore plus éclairant. En effet, le système solaire représentait, il y a peu de temps encore, une illustration éclatante de la permanence et de la régularité des lois universelles de la physique. Or, il s'est avéré que ce système était lui aussi complexe, c'est-à-dire qu'il était constitué d'un ensemble de forces et d'éléments qui se sont développés, puis stabilisés progressivement, un système qui continue d'évoluer et dont l'équilibre d'ensemble — à l'échelle astronomique — n'est que temporaire puisque les observations et les recherches en sciences mathématiques et expérimentales ont démontré qu'un système complexe, comme le système solaire, peut se stabiliser en un grand nombre d'états d'équilibre, et que c'est une irréductible part d'aléatoire, de *hasard*, qui déterminera finalement à quel moment et de quelle manière un système complexe passera d'un état d'équilibre à un autre en fonction de sa composition interne particulière et de son environnement propre⁹. L'ordre astronomique ne résulte donc pas d'une cause première et dominante qui provoquerait invariablement le même effet en toutes circonstances, selon un enchaînement prévisible et rationnel, un déroulement linéaire, mais il résulte plutôt de la conjonction variable d'un ensemble de causes évoluant par paliers d'équilibre.

Le caractère relationnel de la réalité complexe pourrait donc se résumer ainsi: nul élément, nulle cause, nul effet, ne peut être isolé d'un ensemble auquel il appartient et au fonctionnement duquel il contribue; lequel ensemble est lui-même en relation avec d'autres ensembles qui l'influencent en un réseau interactif complexe aux relations et aux propriétés variables.

Précisons tout de suite que l'imprévisibilité d'un système complexe ne procède pas d'un désordre fondamental et irréductible de la nature, mais plutôt de la densité des relations de cause à effet dont il est le siège. Le concept d'*émergence* ne constitue donc pas une *rupture* par rapport à la science classique, puisque les lois et les concepts classiques continuent de s'appliquer entre ce que Prigogine appelle des « bifurcations ». Mais ce qu'il faut souligner avec force est que la découverte de ce processus d'« autotransformation » de la nature nous oblige à concevoir la réalité — et la science — comme des phénomènes en

9. Ainsi, il serait impossible de prévoir l'état du système solaire au-delà des 250 prochains millions d'années... Ce qui nous laisse tout de même une certaine marge de manœuvre. Jacques LASKAR et Claude FROESCHLÉ, « Le chaos dans le système solaire », *La Recherche*, mai 1991, p. 572-582.

renouvellement, qui ne peuvent donc avoir de transparence absolue, de fin ultime, notre connaissance ne représentant toujours qu'une étape supplémentaire d'un processus permanent de manipulation et de transformation de ce avec quoi nous entrons en relation¹⁰. Comme nous le laissons entendre en introduction, c'est donc par l'accumulation et la conjonction des connaissances sur un système complexe que l'on peut en approfondir la compréhension et accroître le potentiel de prévisibilité quant à son évolution future.

Il faut encore préciser une autre caractéristique essentielle. De par leur nature relationnelle, deux systèmes, aussi semblables que l'on veut au départ, vont connaître au fil du temps une évolution nécessairement divergente puisque cette différence, aussi minime soit-elle au départ, provoquera à la longue une évolution particulière qui entraînera ces systèmes dans des environnements de plus en plus différents, qui engendreront à leur tour des différences encore plus contrastées¹¹. La singularité de chaque phénomène complexe peut donc être comprise et expliquée d'une part en précisant le plus possible ses éléments constitutants — comme nous le disons — et d'autre part en retracant, dans la mesure du possible, son *histoire bifurquante* particulière, c'est-à-dire l'histoire de ses interactions avec les environnements au sein desquels il a évolué. En conséquence, pour tout système réel complexe, comme le sont une société, un être humain ou une galaxie, il n'existe pas de loi qui pourrait déterminer à l'avance l'évolution particulière de chacun d'eux, et on doit donc tous les étudier comme des cas uniques, même s'il demeure possible et surtout utile de les regrouper par familles, par classes ou par types.

Les êtres unicellulaires que sont les amibes acratiales nous semblent donner un exemple particulièrement intelligible du phénomène d'émergence que nous évoquons ici. Ces organismes forment en effet des « colonies » de cellules autonomes tant que leur milieu de vie est suffisamment riche en nourriture. Mais dès qu'un seuil minimal est atteint, lorsque la nourriture se fait rare, les amibes se rassemblent brusquement en une seule masse compacte de plusieurs dizaines de milliers de cellules qui se différencient alors et changent de forme: environ le tiers de ces

10. Ilya PRIGOGINE, *op. cit.*, p. 368 et 391-393.

11. Catherine NICOLIS, « Le climat peut-il basculer? », *La Recherche*, mai 1991, p. 586-587.

cellules — destinées à périr dans le processus — vont former une tige motrice, une sorte de syphon, alors que les deux autres tiers vont se regrouper autour de cette tige, jusqu'à ce l'ensemble atteigne de nouveau un milieu riche en nourriture, alors les cellules qui n'avaient joué aucun rôle moteur dans cette transformation retrouveront leur autonomie. Au-delà d'un certain seuil donc, le système a changé d'état, de mode de fonctionnement et même de propriétés intrinsèques — à tout le moins pour les cellules qui ont péri¹². Une bifurcation s'est produite, une transformation radicale, mais temporaire, qui ne s'explique pas dans les termes linéaires de la science classique. Le monde vivant est précisément le siège permanent de ce type de phénomènes, et le concept d'émergence constitue un élément neuf et complémentaire qui nous permet de mieux saisir la complexité rebondissante du réel et, particulièrement, du monde vivant.

Un autre exemple, technologique cette fois, nous permettra de cerner de plus près l'importance actuelle du concept d'émergence dans le développement des sciences. Les Japonais lançaient, en 1981, un audacieux programme de recherche informatique qui visait à mettre au point un ordinateur dit de « cinquième génération », capable d'interagir de façon presque humaine avec son utilisateur. Malgré l'ampleur des moyens mis en œuvre pour atteindre cet objectif — environ 15 milliards de dollars américains —, ce projet a échoué parce qu'il était fondé sur une conception uniquement *rationnelle* de la pensée. Or, le raisonnement logique ne progresse qu'au rythme d'une seule opération à la fois, et ce goulot d'étranglement, ce chas d'aiguille, semble bel et bien « tuer » la pensée, la rendre impossible. La conclusion décevante de ce coûteux programme de recherche fut qu'aucun système nerveux vivant ne fonctionne de cette façon. Par la suite, la recherche mondiale en sciences cognitives a intégré à des degrés divers une conception plus *relationnelle* de la pensée, c'est-à-dire une conception plus interactive et émergente des innombrables connections et opérations nerveuses qui ont cours de façon permanente dans le cerveau, virage qui a permis des progrès rapides, surtout au niveau de la reconnaissance de la parole et du traitement des phénomènes langagiers (les logiciels de traduction par exemple)¹³.

12. Ilya PRIGOGINE, *op. cit.*, p. 222.

13. F. VARELA, E. THOMPSON et E. ROSCH, *L'inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Seuil, 1993, p. 77-78.

Au fond, pour revenir à la réalité familiale dont nous parlions au début de cet article, l'émergence d'un nouveau « régime de fonctionnement global » au sein d'un système relationnel complexe pourrait être comparée au moment où un individu fait pour la première fois la rencontre de celui ou de celle qui deviendra le père ou la mère de ses enfants. De cette rencontre fortuite émergera bientôt tout un univers familial, dont les éléments vont se conjuguer, se diversifier, se déployer à partir d'un point de rencontre aussi imprévisible que capital. Ni l'un ni l'autre des individus concernés ne seront plus les mêmes à partir de ce moment, et plus leur évolution confirmera d'abord leur statut de couple, puis celui de parents, plus leur comportement, leurs responsabilités et leur environnement seront différents de ce qu'ils seraient devenus s'ils étaient demeurés célibataires, ou même s'ils s'étaient unis à une personne différente.

Voyons maintenant comment il est possible d'appliquer ces concepts à l'enquête historique.

*

Remarquons d'abord qu'en histoire la biographie est le lieu par excellence du cas particulier. Même si un individu fait partie d'un groupe ou d'une classe dont il peut être représentatif, le fait qu'on écrive sa biographie suppose que son parcours de vie est, somme toute, unique et qu'il présente en soi un intérêt, qu'il constitue une histoire particulière, qui ne peut être réduite aux structures culturelles et sociales qui fondent et organisent le reste de la société ou la vie d'un autre individu par ailleurs comparable. En fait, le parcours de vie d'un individu semble naître précisément de l'interaction particulière de sa personnalité (au sens de « tempérament ») et de la culture au sein de laquelle il grandit et agit, en fonction de circonstances et d'occasions qu'il sera seul à expérimenter exactement de cette façon, au hasard de la course singulière de son destin. Il semble donc tout à fait possible de considérer cet individu comme un « système » particulier, en interaction constante mais variable avec d'autres individus, au sein d'un ou de plusieurs environnements culturels, selon des circonstances elles-mêmes changeantes et diversifiées.

Comme les modèles mathématiques qui ont été mis au point pour décrire et prédire l'évolution des phénomènes complexes (par exemple, en météorologie) nous ont appris qu'il importait de repérer les variables les plus significatives et non de

les multiplier à l'infini¹⁴, nous avons résolu d'analyser la capacité d'adaptation interculturelle de Radisson à partir de quatre grandes variables, ou quatre « pôles » principaux (que l'on doit cependant décomposer en un certain nombre de sous-variables, vu l'abondance de la documentation recueillie). Ces pôles sont :

- le tempérament et la psychologie de Radisson;
- l'influence française;
- l'influence amérindienne;
- l'influence anglaise.

L'analyse littéraire du récit de Radisson¹⁵ — qui fait plus de 200 pages imprimées —, de même que celle de quelques autres documents¹⁶, nous permet de cerner avec une précision étonnante le tempérament de cet homme. Le récit de Radisson est en effet d'une rare spontanéité; il comprend de nombreuses réflexions personnelles sur des sujets variés, quelques prises de position claires et bien articulées, de même que des observations abondantes sur les Amérindiens, la traite des fourrures et l'environnement naturel d'Amérique du Nord. Une analyse thématique de ses écrits révèle ce que pensait Radisson des jésuites, des différentes nations amérindiennes ou des luttes entre confessions religieuses en Europe, mais surtout, en ce qui concerne notre recherche, il nous renseigne bien sur l'homme que fut Radisson, puisqu'il s'est plu à décrire ses joies, à réfléchir sur ses peurs et parfois même à analyser de façon détaillée son comportement passé. Une étude du vocabulaire, de la grammaire et du style des trois tranches successives du récit de Radisson — qui s'échelonnent sur une période de seize ans — révèle en outre une évolution très nette de son niveau de langage et de son degré de maîtrise de la langue écrite. Cela confirme d'autres sources: le jeune Radisson avait reçu peu d'instruction et était issu d'une famille sans rang, qui ne semble avoir eu accès ni au pouvoir, ni à

14. Ilya PRIGOGINE, *op. cit.*, p. 418.

15. Pour plus de détails sur l'analyse de la première tranche des récits de voyage de Radisson, probablement rédigée en anglais en 1669, voir Martin FOURNIER, *Pierre-Esprit Radisson, coureur de bois et homme du monde, 1652-1685*, Québec, Nuit Blanche, 1996, p. 15-26.

16. Les principaux documents complémentaires sont une longue lettre rédigée en français, deux mémoires présentés au roi de France, et la plaidoirie d'une poursuite intentée par Radisson contre la Compagnie de la baie d'Hudson.

la reconnaissance, ni même à la richesse¹⁷. Ce qui ne l'a pas empêché, après quelques années de course dans les bois, de fréquenter pour ses affaires la plus haute aristocratie de France et d'Angleterre.

L'événement capital qui a sans doute permis le développement de la carrière de Radisson fut sa capture par les Iroquois, en 1653, près de Trois-Rivières, alors qu'il n'avait qu'une douzaine d'années. Bien que seul son récit témoigne de cet épisode marquant de sa vie, il semble que le jeune Radisson ait fait preuve presque instantanément de cette capacité d'adaptation hors du commun qui s'avérera par la suite une de ses principales qualités. C'est dans l'espoir de sauver sa vie qu'il tente aussitôt de s'intégrer le mieux possible à ses ravisseurs, en avironnant, en criant, en chantant et en chassant avec eux¹⁸. Et si un Algonquin le convainc bientôt de tenter avec lui une évasion, lui rappelant le « bon pain français¹⁹ » qu'il pourra de nouveau manger parmi les siens, Radisson n'indique pas qu'il éprouvait lui-même un irrésistible besoin de s'évader, laissant plutôt entendre qu'il s'était déjà bien adapté au mode de vie iroquois. Quoiqu'il en soit, Radisson tentera bel et bien l'évasion, mais sera de nouveau capturé avant d'atteindre Trois-Rivières. Cette fois, il sera torturé, puis grâcié, après des souffrances et une angoisse qu'il décrit avec une grande précision. L'anthropologie nous explique aujourd'hui à quel point ce rituel d'adoption après torture — traditionnel chez les peuples iroquoiens — aurait exercé une influence forte et durable sur le sentiment d'appartenance des suppliciés face à leur nouvelle communauté, et il est probable que l'adaptation poussée de Radisson à la vie iroquoise, qui allait se concrétiser pendant toute

17. Il n'existe aucune trace de ses parents dans les archives de la colonie, et les jésuites ou Marie de l'Incarnation, qui mentionnent l'habileté de Radisson lors de l'« évasion » des Français de la mission d'Onondaga, en Iroquoisie, ne le font pas nommément. Radisson est toujours traité comme un anonyme, un simple quidam, jusqu'à son passage en Europe. Même ses relations sociales — mis à part Des Groseilliers qui le prend sous sa protection — semblent particulièrement ténues puisque Grace Lee NUTE, dans son volume pourtant fort bien documenté sur Radisson et Des Groseilliers: *Caesars of the Wilderness* (Minneapolis, Appleton-Century Company, 1943), n'a repéré sa trace que sur trois documents notariaux d'importance mineure.

18. P.-E. RADISSON, *The explorations of Pierre-Esprit Radisson*, Arthur T. Adams (édit.), Minneapolis, Ross & Haines, 1961, p. 5-8.

19. *Ibid.*, p. 13.

l'année qui suivit cet événement tragique, dépende plus de son passage par la torture et la presque « résurrection » que lui ont consentie les Iroquois, que d'un choix spontané de sa part²⁰.

Mais la connaissance intime des mœurs et de la mentalité des Amérindiens que Radisson a acquise à cette occasion — après qu'il se soit évadé, cette fois de façon définitive, par Fort Orange, la Nouvelle-Hollande et l'Espagne, pour regagner finalement la Nouvelle-France — sera remarquée à maintes reprises, tant par les Européens que par les Amérindiens; ce qui lui permettra — dans le contexte du développement des échanges commerciaux entre Blancs et Amérindiens dans les Grands Lacs et à la baie d'Hudson — de se distinguer comme un intermédiaire et un négociateur particulièrement habile et respecté. C'est donc dès son jeune âge que Radisson eut à intégrer des référents culturels variés, dont il a su tirer profit par la suite, adaptant avec une rare aisance son attitude et ses propos aux circonstances et aux interlocuteurs auxquels il avait à faire face. Mais revenons à la méthode que nous avons exposée plus haut pour illustrer, par quelques exemples qui nous semblent révélateurs, le travail de « mise en relation » que l'analyste relationnel doit effectuer pour juxtaposer et « féconder » ses différentes variables.

Les témoignages très durs des administrateurs français des années 1680 et une certaine forme de « nationalisme » francophone sont sans doute à l'origine du manque d'intérêt presque total des historiens québécois pour Radisson, cet homme qui nous a pourtant laissé un témoignage exceptionnel sur la réalité de la traite des fourrures au milieu du XVII^e siècle en Amérique du Nord-Est. L'image qu'en donnait l'Histoire du Canada enseignée à la « petite école », dans les années 1950-1960, était celle d'un homme qui avait livré l'important réseau de traite de fourrures de la baie d'Hudson aux Anglais, en compagnie de son beau-frère Des Groseilliers; en somme, on les présentait plutôt comme des traîtres. Mais une étude approfondie des circonstances entourant la carrière de ces deux « renégats » révèle la grande cohérence de leurs actions et tend à invalider l'hypothèse d'un acte de « trahison » de leur part²¹.

20. Marie-Laure PILLETTE, « S'allier en combattant et combattre pour s'allier », thèse de doctorat, Sainte-Foy, Département d'anthropologie, Université Laval, 1991, p. 164-169.

21. Pour les détails de cette analyse, nous renvoyons une fois de plus le lecteur à notre volume sur Radisson (Martin FOURNIER, *op. cit.*, p. 43-53).

Par exemple, lorsque Radisson et Des Groseilliers reviennent d'un fructueux voyage de traite au lac Supérieur, en 1660, ils entrent en conflit ouvert avec le gouverneur d'Argenson, à Québec, qui les met à l'amende et saisit la majorité de leurs fourrures parce qu'ils étaient partis sans sa permission, l'année précédente. D'Argenson tente en effet de redresser l'économie de la Nouvelle-France: il encourage l'agriculture et exerce un contrôle serré sur la traite des fourrures, notamment en retirant aux habitants le droit qu'ils avaient obtenu, plusieurs années plus tôt, de traiter pour leur propre compte. Dans les mois qui suivent, Des Groseilliers ira lui-même plaider sa cause devant Louis XIV, en France, mais sans succès. De toute évidence, le développement d'une autorité centrale forte, à Paris, sous Louis XIV, et à Québec, sous le gouverneur d'Argenson et le Conseil souverain nouvellement formé, secondés par l'évêque Laval et des jésuites, ne semble ni plaire à Radisson et à Des Groseilliers, ni favoriser leurs projets. Mais, bien que Radisson témoigne de la colère qu'ont provoquée chez eux la mise à l'amende et la saisie de leurs fourrures, cette déconvenue ne semble pouvoir expliquer à elle seule le départ des deux hommes. Il faut encore rappeler qu'à ce moment l'économie de la Nouvelle-France — et la traite des fourrures en particulier — était en plein marasme²². L'attitude des jésuites, avec qui les deux hommes avaient collaboré précédemment, se faisait également plus distante, à la suite, entre autres, d'une importante divergence de vue sur le meilleur moyen d'accéder au plus grand réservoir de fourrures de l'Amérique du Nord, soit la vaste région située au nord-ouest du lac Supérieur et à l'ouest de la baie d'Hudson. Les jésuites avaient résolu d'atteindre la « grande baie du Nord » par la voie du Saguenay et du lac Saint-Jean²³, alors que Radisson affirme dans son récit qu'il serait de toute façon impossible d'y faire transiter d'importantes quantités de fourrures²⁴ — ce qui s'avéra vrai.

22. Gustave LANCTÔT, *Histoire du Canada*, tome 1, Montréal, Beauchemin, 1964, p. 294-319.

23. Deux tentatives infructueuses, en 1661 et 1663, avant que le père Albanel n'y parvienne finalement en 1671.

24. P.-E. RADISSON, *op. cit.*, p. 111.

En 1660, au retour de leur voyage de traite, il semble certain que Radisson et Des Groseilliers avaient rassemblé suffisamment d'informations auprès des Amérindiens pour être convaincus de l'importance capitale du bassin hydrographique de la baie d'Hudson pour le développement et la rentabilité du commerce des fourrures — bassin hydrographique qui desservait la plus grande partie de cette vaste région riche en fourrures de qualité — de même que de la possibilité d'accéder à la baie d'Hudson par bateau, via l'Atlantique Nord et le détroit d'Hudson, comme quelques Anglais l'avaient fait déjà et, peut-être aussi, quelques Amérindiens. Radisson et Des Groseilliers semblent donc s'être trouvés dans l'impossibilité de réaliser, à partir de Nouvelle-France, ce qui allait devenir, dans les quinze années suivantes, leur unique projet et leur plus grand accomplissement, soit l'implantation et le développement du commerce des fourrures à la baie d'Hudson. Il apparaît donc vraisemblable que c'est avant tout dans le but de réaliser leur audacieux projet que les deux hommes se rendirent d'abord en Acadie, puis en Nouvelle-Angleterre, et enfin en Angleterre où ils trouvèrent les conditions les plus favorables pour le réaliser. Ainsi, la prise en compte de l'habileté stratégique de Radisson et Des Groseilliers ainsi que de leur détermination internationale semble redonner cohérence à un parcours qui semblait, au départ, très « bifurquant » et, en même temps, fournir une explication solide de leurs succès répétés; nous constatons qu'ils n'étaient pas de simples aventuriers, mais bien des commerçants clairvoyants, très entreprenants et sans grands scrupules, qui possédaient à la fois des qualités occidentales et amérindiennes (éloquence, capacité de se déplacer sur le territoire, etc.), des commerçants qui savaient jouer habilement des unes et des autres pour arriver à leurs fins.

Sautons maintenant quelques années pour nous pencher sur le départ précipité de Radisson et Des Groseilliers d'Angleterre, à la fin de l'année 1675, après six années de traite fructueuse à la baie d'Hudson pour le compte de la *Hudsons' Bay Company*, que nous nommerons ci-après la Compagnie.

On constate qu'en 1675 le climat socio-économique de Londres est si mauvais qu'éclatent plusieurs émeutes, qui sont surtout dirigées contre les travailleurs français immigrés du textile, qui volent des emplois aux Anglais, et contre les premiers métiers à tisser mécaniques. On constate également que les chapeliers — groupe que fréquentent sinon Radisson et Des

Groseilliers eux-mêmes, du moins leurs patrons — y participent²⁵. En outre, un jésuite français, le père Albanel, a rejoint Des Groseilliers à la baie d'Hudson pour lui transmettre un message du gouverneur Frontenac; soupçonné de vouloir détourner les deux Français du service de la Compagnie, Albanel fut forcé d'accompagner Des Groseilliers jusqu'à Londres, où ce représentant de la Compagnie de Jésus (féroce­ment détestée en Angleterre) put jouir quelque temps des faveurs de la cour avant de regagner impunément la France. Or, nos deux Français, Radisson et Des Groseilliers, étaient clairement associés à la cour, vite devenue fort impopulaire après la restauration de Charles II, en 1660, sans compter qu'ils semblaient assez riches puisque la Compagnie était à ce moment une des seules à faire de bonnes affaires et qu'elle les payait bien. En outre, toujours en 1675, une figure de proue de la lutte anti-royaliste, lord Shaftesbury, participait régulièrement au conseil d'administration de la Compagnie²⁶, au moment même où il s'engageait dans ce qui allait devenir une lutte à finir entre son groupe, les futurs *Whigs*, et l'aile royaliste la plus attachée à l'influence de la France, au principe de la monarchie absolue et même à l'instauration du catholicisme en Angleterre, soit les partisans du duc d'York (le futur roi James II, après 1685). À la fin de 1675 donc, plusieurs facteurs semblent concourir à rendre beaucoup plus attrayante la proposition que le père Albanel avait faite quelques mois plus tôt à Des Groseilliers, à la baie d'Hudson même, soit celle de revenir travailler en toute impunité pour le compte de la France²⁷.

On voit donc que la décision de quitter l'Angleterre intervient au terme d'une évolution. Lorsqu'elle *émerge*, sous la pression d'un ensemble de facteurs aussi bien répulsifs qu'attractifs (difficultés grandissantes en Angleterre et offre française invitante), un nouvel état du « système Radisson », un nouveau « régime de fonctionnement global » va se mettre en place. Car Radisson ne se comportera pas de la même manière en France

25. Tim HARRIS, *London Crowds in the Reign of Charles II*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987, p. 190-207.

26. K.H.D. HALEY, *The first Earl of Shaftesbury*, Oxford, Clarendon Press, 1968, p. 229.

27. Grace Lee NUTE, *op. cit.*, p. 151-153.

qu'il s'était comporté en Angleterre²⁸, et certainement pas comme il se comportait parmi les Iroquois. Les ressources dont il dispose et les occasions qui s'offrent à lui sont chaque fois différentes, et Radisson s'y adapte. Lorsqu'il est capturé par les Iroquois, lorsqu'il regagne la Nouvelle-France ou lorsque le roi d'Angleterre accorde son appui au projet des deux beaux-frères, il y a chaque fois émergence d'un nouvel ensemble à la fois personnel et culturel, un nouveau « régime de fonctionnement » qui résulte chaque fois d'un amalgame complexe d'adaptation présente et d'influences passées, d'un mélange de continuités et de discontinuités multiples qu'il faut analyser avec subtilité et tenter de démêler, comme le faisait Radisson lui-même à l'époque, lorsqu'il cherchait appuis et succès dans chacun des milieux qu'il fréquentait. C'est pourquoi il est intéressant de poursuivre un moment l'analyse et d'observer la situation et les réactions de Radisson une fois passé en France, après que l'« équilibre anglais » ait été rompu.

Malheureusement Colbert, qui dirigeait les affaires coloniales et maritimes, ne réserva qu'un accueil mitigé à Radisson et Des Groseilliers à leur retour en France, contrairement à ce que le père Albanel leur aurait laissé entrevoir. On leur accorda certes une remise de dette et une gratification de quelques centaines de livres, on pardonna également leur « incartade », mais on ne leur confia aucun emploi tangible²⁹. Des Groseilliers décida de retourner en Nouvelle-France, où il semble être demeuré jusqu'à la fin de sa vie (ce qui tendrait à prouver que sa « rancœur » contre la Nouvelle-France n'était au plus que circonstancielle). Radisson, lui, actif mais sous-employé, décida tout de même de tenter sa chance en France et de se séparer de son partenaire et beau-frère Des Groseilliers. De plus, Radisson ne cherchera pas avant plusieurs années à retourner à la baie d'Hudson, l'intérêt de la France étant fort tiède autour des années 1675-1680 pour cette vaste région nordique. Donc, le changement est brusque et important pour les deux hommes. Ce qui, au moment de prendre leur décision, se présentait probablement comme un simple changement de « patron » dans la poursuite de leur activité commune de traite des fourrures, soit à la baie d'Hudson, à l'ouest du lac Supérieur ou sur le Mississippi récemment découvert, se

28. Il s'efforcera, entre autres, d'apprendre le langage châtié de la cour, sa langue écrite gagnant nettement en qualité entre 1678 et 1685, soit entre la lettre du 1^{er} janvier 1678 et la seconde tranche de ses récits de voyage, écrite en français cette fois, en 1685.

29. Grace Lee NUTE, *op. cit.*, p. 168-169.

transforma bientôt en deux importantes réorientations de carrière. On voit Des Groseilliers ni plus ni moins disparaître en Nouvelle-France, dans ce qui ressemble fort à une semi-retraite³⁰, et Radisson devenir un militaire, participant à une expédition navale contre les Antilles hollandaises en 1678-1679 et acquérant, avant de quitter définitivement la France, en 1684, le statut d'officier. En outre, Radisson va présenter à la cour, en 1677, un projet commercial qui concerne plutôt la pêche dans le golfe Saint-Laurent que la traite des fourrures à la baie d'Hudson (pour cependant revenir à la charge avec un projet d'exploration de l'intérieur de l'Amérique, via la baie d'Hudson, en 1681)³¹.

La situation de Radisson en France entre 1675 et 1682 apparaît donc incertaine. En reprenant comme base de notre analyse les quatre grands pôles, ou variables, que nous avons identifiés plus haut, on peut constater à quel point le « régime de fonctionnement global » imposé à Radisson par son passage en France semble « chaotique » — au sens des théories qui nous inspirent — c'est-à-dire instable et imprévisible. D'une part, le tandem gagnant Radisson / Des Groseilliers a été rompu. D'autre part, les relations qu'entretient Radisson avec Colbert, et plus tard avec son fils De Seignelay, sont empreintes de méfiance et, de ce fait, demeurent largement improductives. Cette méfiance poussera d'ailleurs plusieurs fois Radisson à retourner en Angleterre, surtout pour convaincre son beau-père Kirke de le laisser ramener sa femme en France (en vain, semble-t-il), mais également pour sonder l'état d'esprit des dirigeants de la Compagnie à son égard, Compagnie pour laquelle il semble de nouveau vouloir travailler. Enfin, puisque ses connaissances et son expérience lui sont surtout utiles en Amérique, Radisson doit également entretenir des relations en Nouvelle-France, base du commerce des fourrures et des pêcheries, avec des personnes dont les points de vue ne concordent que rarement avec ceux qui prévalent à la cour de France³².

Les traits dominants du tempérament et de la personnalité de Radisson, tels qu'ils peuvent être repérés dans son témoignage, nous amènent à penser que son désir d'action, que son goût du succès et que son besoin de reconnaissance sociale n'ont guère

30. Des Groseilliers est alors âgé de 57 ans.

31. Grace Lee NUTE, *op. cit.*, p. 293-299 et 315-319.

32. Martin FOURNIER, *op. cit.*, p. 86-88, et E.H. BORINS, « La Compagnie du Nord, 1682-1700 », thèse de doctorat, Montréal, Département d'histoire, McGill University, 1968, p. 16-20 et 30-33.

été satisfaits en France, malgré les efforts qu'il a consentis pour s'intégrer au milieu des ramifications insidieuses du pouvoir politique et économique de la cour³³. En 1682-1683, Radisson participe à une expédition plutôt mal organisée pour le compte de la Compagnie du Nord, une compagnie surtout « canadienne » qui désire profiter elle aussi du commerce des fourrures dans la baie d'Hudson, malgré les réticences encore grandes de l'État français. Radisson ne retirera aucun salaire de cette expédition, mais, en revanche, beaucoup d'ennuis par suite de quelques maladroites de sa part dans la prise de contrôle du commerce des fourrures à la rivière Nelson, ainsi qu'à la soudaine susceptibilité des monarchies française et anglaise à propos des droits de propriété des territoires entourant la baie d'Hudson. Lorsque Radisson passe de nouveau à l'Angleterre, en 1684, on remarque, dans les réponses que fait la Compagnie aux lettres écrites par Radisson de la baie d'Hudson, la grande insécurité dans laquelle il se trouve, craignant de ne pas bénéficier de plus de support en Angleterre qu'il n'en avait trouvé en France, ces dernières années³⁴. Mais, en fait, après bien des péripéties et des rebondissements que nous ne pouvons rapporter dans le cadre restreint de cet article, il faut noter que Radisson finit par revenir à l'environnement qui lui était le plus favorable, à renouer avec le milieu qui s'avérait pour lui le plus cohérent, dans lequel il semblait pouvoir s'intégrer le plus facilement et le plus durablement.

À Londres, en effet, Radisson trouvait la reconnaissance sociale qu'il recherchait puisqu'on lui faisait confiance, qu'on le respectait et qu'on le qualifiait officiellement d'*esquire*; on lui permit même, en 1684, d'acquérir des actions de la Compagnie, privilège alors réservé à une élite très restreinte. Radisson s'assurait également d'un revenu fixe plutôt enviable, au service d'une compagnie bien capitalisée et bien gérée dont l'activité principale consistait à commercer avec les Amérindiens, domaine d'expertise par excellence de Radisson. Enfin, malgré la *Glorious Revolution* de 1688 et l'affaiblissement du parti *Tory* — le parti royal auquel il était associé — Radisson jouira d'un appui tangible dans les milieux économiques et politiques de Londres, particulièrement

33. Arlette JOUANNA, *Le devoir de révolte. La noblesse française et la gestation de l'État moderne, 1559-1661*, Paris, Fayard, 1989, p. 246-249.

34. Lettre du conseil d'administration à Radisson, 20 mai 1686, dans E.E. RICH, avec la collaboration d'A.M. JOHNSON (édit.), *Copy-Book of Letters Outward, 1680-1687*, London, The Champlain Society for The Hudson's Bay Record Society, 1948.

lors du procès qu'il intenta — et gagna! — contre la Compagnie, entre 1694 et 1697, alors qu'il faisait vraisemblablement partie de la clientèle du duc de Marlborough³⁵, aristocrate particulièrement influent en Angleterre dans les dernières années de la vie de Radisson, entre 1690 et 1710. Radisson aurait donc choisi l'Angleterre parce qu'il pouvait y réaliser ses aspirations et, sans doute aussi parce qu'il s'y trouvait bien. Il apparaît ainsi comme un homme plutôt « moderne », mobile et préoccupé de son propre intérêt, un homme qui tentait d'agir à sa guise et n'hésitait pas à chercher son profit là où il croyait pouvoir le trouver.

En terminant, nous aimerions préciser que les « bifurcations », que les seuils ou les moments de passage entre deux états d'un même système, sur lesquels nous avons insisté, représentent, selon nous, un moment privilégié d'observation et d'analyse. En effet, dans l'enchevêtrement relationnel qui détermine l'évolution à long terme d'un système, d'une personne ou d'une société, ces moments d'émergence semblent permettre de mesurer, à un moment précis, le poids respectif des différents éléments ou facteurs qui constituent ou influencent le système en question. Il nous semble donc tout à fait possible de présenter une analyse relationnelle fluide et interactive d'un phénomène historique complexe (ici, les adaptations socioculturelles successives de Radisson), qui serait en même temps jalonnée de mesures ponctuelles beaucoup plus précises, permettant de déterminer le poids relatif, le caractère attractif ou répulsif, enfin le rôle des différentes variables identifiées dans les réorientations successives du système en quelque sorte *biographique* dont nous étudions l'évolution d'ensemble.

La méthode que nous avons adoptée et dont nous avons présenté ici les grandes lignes ne constitue pas un ensemble de préceptes particulièrement « directifs », ou contraignants, et fait appel à ce qu'on pourrait qualifier de « souplesse » dans l'interprétation, à partir du plus grand nombre de données possible recueillies sur le système ou le phénomène étudié. Mais cet « ordre par fluctuation », auquel nous nous référons et que la science contemporaine repère au cœur de très nombreux phénomènes naturels propose en remplacement de l'ordre hiérarchique stable et rationnel de la science et de l'analyse classiques « un monde ouvert, dont l'activité engendre la nouveauté, dont l'évolution est innovation, création et destruction, naissance et mort³⁶. » Cette

35. Grace Lee NUTE, *op. cit.*, p. 260.

36. Ilya PRIGOGINE, *op. cit.*, p. 271.

approche, malgré ses imperfections et ses difficultés, possède selon nous le mérite indéniable de nous rapprocher de l'expérience vécue, de notre perception quotidienne de la vie qui passe, changeante, et du temps qui transforme autant le monde que l'idée que nous nous en faisons.

Si les chercheurs en sciences humaines découvrent aujourd'hui la complexité, ce n'est pas sans heurts; il nous semble donc essentiel de rappeler que cette complexité, nouvellement conçue peut-être, constitue pourtant depuis toujours la trame de notre existence incertaine. Nous croyons donc primordial de pouvoir présenter la complexité sous un jour au moins partiellement familier, accessible, et nous espérons que l'approche relativement concrète que nous avons esquissée ici encouragera les chercheurs à faire une plus grande place à l'*expérience* et au *sens commun* dans leurs tentatives de mieux cerner la complexité phénoménale qui nous entoure et dont nous faisons partie.